

AVIS AUX CITOYENS COLPORTEURS.

Le Citoyen LOMBÉ, défenseur officieux de la reine, étant instruit qu'on avoit contrefait sa lettre, prévient les citoyens que la véritable lettre de la reine, signée d'elle et de son défenseur, ne se trouve que Rue Percée, No. I.



VÉRITABLE LETTRE DE MARIE ANTOINETTE *D'AUTRICHE*, ci-devant REINE DES FRANÇOIS;

Pour être présentée aujourd'hui à la convention nationale, envoyée aux quarante-huit Sections de Paris, aux quatre-vingt-quatre Départemens, aux quarante-quatre mille Municipalités du Royaume, à toutes les autorités constituées, et à toutes les couronnes étrangères, sur la mort de Louis XVI, son époux, sur sa situation et celle de ses enfans, et sur sa translation qui aura lieu demain dans les prisons de la conciergerie du Palais;

Imprimée par ordre de son défenseur.

PEUPLE François, citoyens représentans, magistrats et juges, rois et reines

étrangers, je suis accusée par la Nation Françoise d'avoir conspiré contr'elle, tout le temps de mon règne, et l'on m'annonce qu'il y a dix-sept chefs d'accusation contre moi, sûrement tous aussi faux que ceux qui ont fait périr mon mari sur l'échafaud. Je m'attends donc à une fin aussi malheureuse et aussi ignominieuse que celle de mon mari; mais j'y suis enfin décidée, car ce n'est pas la mort qui m'effraie, mais c'est la vie de mes enfans et du reste de ma famille qui m'inquiète; peut-être le même sort les attend.

Peuple François, vous ne vous ressouvenez donc plus de ce que j'ai fait pour vous, que vous me persécutez de la sorte, et que vous voulez ma tête; que vous êtes changé, vous qui, autrefois, étiez des sujets dociles, soumis à votre souverain et à votre souveraine; et actuellement vous n'êtes plus qu'un peuple sanguinaire; vous ne voulez plus reconnoître d'autre maître que vous, vous voulez tout faire par vous-même; les loix de votre pays, l'abolition de ce qui ne vous plaît plus, la guerre à

toutes les couronnes étrangères, qui étoient vos alliées, des combats de 14 et 20 heures contre des hommes qui ne vouloient que vous ramener à la tranquillité, à l'obéissance, et à la soumission à vos maîtres; voilà ce que vous êtes devenus. Vous ne vous ressouvenez donc plus de ma conduite passée; moi, qui voyoit que la France, en l'armes, gémissoit sous le poids de l'oppression, que les horreurs d'une famine prochaine lui arrachoient déjà le cri du désespoir. J'entendois proférer mon nom avec indignation. Tout-à-coup j'apprends que tout Paris est sous les armes, et dans le dessein de venir à Versailles chercher mon auguste époux.

En un moment je vois une grande partie de ceux qui m'entouroient, s'éloigner, ce qui me faisoit croire que j'étois en danger, mais enfin, je me suis résigné à la volonté de l'Être suprême.

Réduite dans cet état d'abandon le plus déplorable, j'allai me consoler avec mes enfans, et chercher dans leurs caresses

quelques allégemens à mon malheur, et j'étois inconsolable d'avoir manqué à une Nation, comme celle à qui j'appartiens.

Oui François! en m'alliant avec vous, j'avois placé toute ma félicité comme toute ma gloire, à régner dans vos cœurs. Dans les témoignages d'amour que j'ai reçus de vous avec tant de satisfaction, et dont le souvenir me sera toujours cher, croyez bien que vous n'êtes pas reconnoissans.

Tant que la couronne étoit sur la tête de mon auguste époux, ces sentimens ne sont jamais sortis de mon cœur; ils étoient invariables comme leur nature, et comme leurs principes. Je les conserverai jusqu'à ce qu'il plaise à la Divinité de m'appeller dans son sein! Je vous en renouvelle ici le serment pour le titre sacré, si doux et si précieux de *Reine des François*.

Mais ce serment qui plaît tant à mon cœur, je vous le confirme de ma propre bouche; c'est au sein de la Capitale que je suis venue épancher mon ame dans celui

d'une Nation de qui j'avois perdu la confiance, en la priant d'oublier *le passé*, mais de penser *au présent ;* je voudrois qu'elle y vit toute ma douleur, comme je desire bien sincérement, que cette Nation juste, y améne la sérénité et la joie. Mon vœu principal est de la bien persuader que l'occupation de toute ma vie, sera de concourir à sa félicité.

Ah! puissé-je parvenir à lui faire oublier un jour que des courtisans séducteurs, vils et atroces ; des ministres sans honneur et sans foi; des déprédateurs dans tous les genres; enfin, une ligue odieuse, cruelle et sanguinaire avoient préparé sa ruine. Oh combien, alors, je m'estimerai heureuse.

Mais je pourrai dire que je n'ai goûté ni satisfaction ni tranquillité, qu'au moment où j'ai apporté, dans cette Nation la plus aimable, comme la plus aimante, le dégré de conviction qui doit me rendre et m'assurer pour jamais tous les cœurs des françois.

Dissipons nos alarmes et nos craintes, resserrons par de nouvelles assurances réciproques, d'une tendresse mutuelle et inaltérable, les liens qui nous attachent, rendons-les indissolubles; les infortunés s'adressoient à moi avec une entière confiance. Ils trouvoient toujours mon cœur ouvert, je versois dans les leurs, toute les consolations que des enfans chéris ont droit d'attendre d'une mère tendre et affectueuse qu'ils aiment; je m'empressai de leur donner tous les secours qui étoient en mon pouvoir de leur donner; j'étois leur protectrice et leur appui: j'aimois à m'affliger et à pleurer avec ceux qui s'affligent et qui pleurent: je trouvai une douceur infinie à essuyer leurs larmes, et je mettois tout mon bonheur à en tarir la source.

Sur le trône de la France, mon ambition forme le vœu, que tous les François voient en moi, ce que j'étois à leurs yeux, leur meilleure et plus fidelle amie.

Voilà donc tout ce que j'ai fait pour vous, et c'est moi de qui vous voulez encore la tête ; prenez-là donc, puisque vous la voulez ; retirez-moi de devant des enfans qui ne cessent de pleurer tout les jours la mort malheureuse et ignominieuse de leur père, et qui pleurent d'avance sur la peine qui doit m'être infligée, et sur leur sort à eux-mêmes ; ôtez-moi vîte ce tableau affligeant de devant les yeux, car je meurs mille fois pour une ; vous voulez me transférer à la conciergerie, comme n'étant que simple citoyenne, et non une REINE : empressez-vous de m'y transférer, et nommer le tribunal qui doit connoître de mon innocence ; entendez ma défense par l'organe du défenseur que j'ai choisi, et prononcez au plutôt sur mon sort ; mais en attendant, donnez-moi pour consolation l'ancien valet de chambre de mon mari ; et la permission de porter le deuil de mon époux.

Signé, *Marie Antoinette d'Autriche, Reine des François.*

378

Je charge et donne pouvoir à mon défenseur de faire imprimer cette lettre au nombre d'exempLairEs nécessaires, pour exécuter sur-tout l'envoi dans tout les cours de l'Europe.

MARIE ANTOINETTE.

Pour pouvoir d'imprimer, distriBuer; *Signé*, LOMBÉ, défenSeur CfficIcux de Reine.

Se vend Rue Percée.

De l'Imprimerie de CARRON, rue de l'Égalité, No. 87.